

LA GÉNÉROSITÉ DE MA MÈRE

Beaucoup de gens ont souffert plus que nous pendant la guerre. Je me souviens de Parisiens qui venaient jusqu'à la ferme pour acheter du beurre à maman, en particulier la famille Chemin, Monsieur Le Coz, et plein d'autres. Quand ils venaient, ils mangeaient avec nous, ça leur faisait au moins une fois un bon repas, et ils pouvaient emporter les restes. Maman n'a jamais fait de marché noir, elle n'aurait jamais exploité la faiblesse des autres. Pourtant, certains Parisiens étaient voleurs : il ne fallait pas s'absenter, sinon quand on revenait, il y avait des volailles en moins.

On arrivait à aider ainsi certaines personnes. C'était la solidarité. Je me rappelle qu'à peu près à 800 m de chez nous, il y avait une famille nombreuse, avec au moins 6 ou 7 enfants. Leur mère n'avait pas les moyens de les nourrir. Maman, souvent, me disait : « Tiens, va porter ce

lait à Madame Péqueux, pour que les gamins mangent. » Quand on faisait le cochon, Madame Péqueux avait droit au boudin et au pâté. Elle venait régulièrement à la maison pour chercher son lait, mais elle ne le payait jamais. Comment aurait-elle fait ? Elle était seule et sans revenus.

Dans le pays, certains venaient chez nous pour acheter du porc. Une fois par an, on tuait un cochon et on conservait sa viande dans un saloir : c'est un grand bac dans lequel on déposait la viande recouverte de sel. Le sel fondait et la viande nageait dans une saumure qui la protégeait de la pourriture. Quand on voulait un morceau, on le sortait la veille et on le faisait dessaler avant de pouvoir le consommer.

Denise et moi nous n'étions pas malheureuses. Maman était toujours présente auprès de nous, elle ne nous laissait jamais seules. Au début de l'Occupation, elle avait toujours peur qu'en son absence, les Allemands entrent dans la maison et s'en prennent à nous. Le matin, quand elle devait parcourir 2 km avec la carriole et le cheval pour aller traire les vaches, elle nous levait avec elle à six heures du matin et elle nous emmenait, à

moitié endormies, mais en sécurité. Au retour on déjeunait, on faisait sa toilette et on s'en allait à l'école.

Pendant un temps, la dame qui aidait maman à la traite, c'était Germaine, une femme de Senantes. En 1940, elle avait accouché d'un bébé, mais comme elle était fille-mère, les gens du pays la rejetaient. Maman ne l'a pas laissée, elle est venue la chercher : « Si vous ne l'acceptez pas, moi je la prends ! » C'est comme ça que Germaine est arrivée chez nous : elle participait aux travaux de la ferme et en échange elle mangeait avec nous et elle avait sa propre chambre à coucher. Elle n'a pas pris sa fille Mireille avec elle, elle l'a placée chez une nourrice et elle allait lui rendre visite tous les weekends à vélo. Parfois le soir, quand je me disputais avec ma sœur, j'allais me coucher avec Germaine dans sa chambre. J'ai souvent dit à Mireille, plus tard : « J'ai couché avec ta mère avant toi ! »

Germaine a vécu avec nous jusqu'au printemps 1943, au retour de papa. Après, elle a mené sa propre vie, mais finalement nous avons eu la chance de nous retrouver. Quand beaucoup plus

tard, j'ai emménagé à Villers avec Jacques, mon père m'a dit : « Tu vas retrouver Germaine, elle aussi habite Villers. » Et c'était vrai, elle vivait là : elle s'était mariée, elle avait eu d'autres enfants. J'ai été très heureuse de la retrouver, et je suis restée amie avec Mireille jusqu'à aujourd'hui.